



Annales historiques de la Révolution française

367 | janvier-mars 2012
Théâtre et révolutions

Nicolas LYON-CAEN, *La boîte à Perrette. Le jansénisme parisien au XVIII^e siècle*

Paul Chopelin



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12372>

ISSN : 1952-403X

Éditeur :

Armand Colin, Société des études robespierristes

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2012

Pagination : 211-214

ISSN : 0003-4436

Référence électronique

Paul Chopelin, « Nicolas LYON-CAEN, *La boîte à Perrette. Le jansénisme parisien au XVIII^e siècle* », *Annales historiques de la Révolution française* [En ligne], 367 | janvier-mars 2012, mis en ligne le 12 septembre 2012, consulté le 01 mai 2019. URL : <http://journals.openedition.org/ahrf/12372>

Ce document a été généré automatiquement le 1 mai 2019.

Tous droits réservés

Nicolas LYON-CAEN, *La boîte à Perrette. Le jansénisme parisien au XVIII^e siècle*

Paul Chopelin

RÉFÉRENCE

Nicolas LYON-CAEN, *La boîte à Perrette. Le jansénisme parisien au XVIII^e siècle*, Paris, Albin Michel, 2010, 556 p., ISBN 978-2-226-20877-4, 25 €.

- 1 Nicolas Lyon-Caen publie ici sa thèse soutenue en 2008 à l'université Paris I (dir. Cl. Michaud) sous le titre *Marchands de miracles. La bourgeoisie janséniste parisienne au XVIII^e siècle*, elle-même prolongement d'une thèse de l'École des Chartes consacrée au financement du « parti » janséniste au XVIII^e siècle (*La boîte à Perrette*, 2002). Ce n'est donc pas une histoire de l'ensemble des jansénistes parisiens que l'on trouvera dans cet ouvrage, mais une étude centrée sur la bourgeoisie. Le « petit peuple » janséniste, celui des faubourgs Saint-Marcel et Saint-Antoine, n'apparaît qu'en filigrane, comme clients des « marchands de miracles ». L'auteur laisse également au second plan le clergé janséniste parisien, bien connu maintenant depuis les travaux, entre autres, de Marie-José Michel et de Ségolène de Dainville-Barbiche. Le milieu social observé est celui constitué par les « Six Corps », c'est-à-dire les six principales corporations marchandes parisiennes, dont les membres revendiquent le qualificatif de « bourgeois ». Le terme ne désigne plus seulement les titulaires du droit de bourgeoisie, mais correspond à ce que le consulat de Paris présente en 1776 comme « l'élite de la classe moyenne des citoyens ». L'auteur a choisi d'élargir cette bourgeoisie à quelques autres corps professionnels, tels que les médecins, les notaires, les avocats et les procureurs. Quant à la méthode employée, elle se veut délibérément à rebours de celle des études jansénistes traditionnelles. L'auteur souhaite en effet rompre avec une historiographie qui a trop longtemps étudié le jansénisme à travers le seul prisme du monde ecclésiastique et/ou parlementaire. Il prend ainsi bien garde de ne pas adopter une lecture trop déterministe et conceptualisante, qui verrait dans le jansénisme une forme de contestation de l'ordre théologico-politique d'Ancien Régime, s'affirmant

comme l'une des principales voies de « la sortie de la religion » au XVIII^e siècle (cf. travaux de Marcel Gauchet et de Catherine Maire). Plutôt que de définir un incertain jansénisme, il s'attache à comprendre qui sont les jansénistes dans un groupe social réputé acquis à ce courant religieux. Et pour mieux saisir les modalités de cet engagement, l'étude de ce que Michel de Certeau appelait « la formalité des pratiques » est apparue comme le meilleur moyen de faire parler des archives jusqu'ici peu exploitées. Nicolas Lyon-Caen a en effet traqué dans les archives notariales, les papiers privés conservés à la Bibliothèque de Port-Royal, les journaux – notamment celui du libraire Hardy dont il a contribué à l'édition – tous les indices permettant de comprendre et mesurer les formes de l'engagement janséniste : participation à la structure financière clandestine du mouvement (la fameuse « Boîte à Perrette »), appel contre la Bulle *Unigenitus*, dévotion aux miracles, associée à la possession ou non de livres et d'images défendant « l'œuvre de la vérité », ainsi que l'engagement militant, par le biais des fabriques et des associations de charité.

- 2 Révisant bien des idées reçues, le premier chapitre expose les conditions d'apparition d'une nouvelle génération janséniste à Paris dans les années 1720. Constitué à la fin des années 1630, le réseau des Messieurs de Port-Royal commence à se distendre dès les années 1680 : l'esprit de renoncement au monde, la pratique du célibat et la persécution administrative contribuent à couper le mouvement de la bourgeoisie marchande parisienne, plutôt attirée par d'autres formes de sociabilités dévotionnelles (jésuites, ordres mendiants). De petits groupes subsistent néanmoins ça et là, notamment autour du séminaire Saint-Magloire et de son directeur, l'abbé Fouquet, fils du surintendant, qui avait mis à profit sa bonne connaissance des mécanismes financiers pour mettre en place une trésorerie clandestine, la « boîte à Perrette ». Les querelles provoquées par la bulle *Unigenitus* au cours des années 1720 vont voir apparaître de nouveaux réseaux laïcs, qui se réclament de l'héritage du premier Port-Royal, mais qui n'en sont pas les héritiers directs. Les voies de l'engagement sont alors multiples : le rôle du confesseur, la redécouverte d'une tradition familiale plus ou moins mythifiée et la lecture d'ouvrages édifiants en sont les principaux vecteurs.
- 3 Le deuxième chapitre aborde les conditions de formation d'une « communauté croyante ». L'engagement des bourgeois parisiens se manifeste tout d'abord dans le soutien apporté à l'évêque de Senez, Jean Soanen, pendant son procès puis sa détention. Ils interviennent surtout à partir du début des années 1730 dans la défense de la « vérité » des miracles opérés sur la tombe du diacre Pâris, en participant par leur signature à l'authentification des guérisons. La « communauté croyante » s'organise ainsi autour de dévotions particulières : le pèlerinage au cimetière de Saint-Médard, le voyage sur les ruines de Port-Royal, mais surtout la lecture et la diffusion de textes au service de la « vérité », que ce soit les *Nouvelles ecclésiastiques*, le périodique du mouvement, ou les nécrologes des serviteurs de « l'œuvre » de la vérité. La répression menée contre les prêtres « appelants » conduit également les laïcs à s'engager plus activement dans la structure financière clandestine de la « boîte à Perrette », en multipliant les dons et les legs. L'évolution du mouvement convulsionnaire vers la pratique des « secours », violences corporelles infligées à des prophétesses, dont le corps souffrant, mais néanmoins résistant, est censé témoigner de la protection divine accordée à l'œuvre, de la vérité ne divise pas fondamentalement la bourgeoisie janséniste parisienne. Si la division entre convulsionnaires et anti-convulsionnaires est assez nette au sein du clergé, les frontières sont en effet plus floues chez les laïcs, dont beaucoup tolèrent ces pratiques.

- 4 L'étude du cadre familial, objet du troisième chapitre, permet de discerner un certain nombre de caractéristiques propres au groupe : la recherche d'une descendance nombreuse, pour accroître le nombre d'élus, et une endogamie nuptiale à la fois sociale et spirituelle. Mais la réputation religieuse du prétendant ou de la prétendante au sein de la communauté peut permettre aussi des alliances entre groupes sociaux différents, notamment entre marchands et avocats. Ces pratiques familiales s'élargissent également à la sphère professionnelle, comme le révèle le quatrième chapitre, « A l'enseigne de Jansen ». Les marchands jansénistes opèrent une forme de clientélisme religieux, que ce soit dans le choix des apprentis, des fournisseurs ou des prestataires de service. Ce qui ne les empêche pas, pour le besoin de leurs affaires, de prendre quelques accommodements avec la théologie morale janséniste, particulièrement en matière de prêt à intérêt.
- 5 L'étude de la spiritualité, menée à travers les testaments, les correspondances et les biographies édifiantes, révèle la progression d'une théologie de la confiance en Dieu, protecteur des « élus » (chap. V). Une grande place est accordée à la dévotion privée, dans des pièces ou des alcôves aménagées en véritables chapelles, où l'on retrouve toute une imagerie spécifique, dans laquelle domine bien évidemment la figure du diacre Pâris. Echappant de fait au contrôle ecclésiastique, ces laïcs affirment une grande autonomie en matière d'engagement spirituel dans le monde (chap. VI). Pour mieux défendre la cause de la « vérité », ils investissent massivement les fabriques, les compagnies paroissiales de charité, ainsi que certaines administrations hospitalières. Ils mettent également en place une œuvre éducative autonome structurée d'un groupe de maîtres et de maîtresses d'écoles, dévoués à l'éducation des « bons » pauvres. Par ce biais, les « marchands de miracles » exercent une grande influence spirituelle dans leurs paroisses.
- 6 Ce qui n'est bien évidemment pas sans provoquer des heurts avec les curés parisiens (chap. VII). Jusqu'au début des années 1740, les laïcs sont relativement tranquilles, jouissant de la bienveillance de curés favorables à leur cause, mais l'arrivée progressive d'une nouvelle génération de prêtres, désireux de combattre le jansénisme et de soumettre les fidèles à l'autorité ecclésiastique, provoque des affrontements, qui se cristallisent autour des legs – en faveur des fabriques et non plus des curés – et des refus de sacrement. L'auteur révèle ainsi comment certains fabriciens jansénistes organisent de véritables « coups montés » pour mettre le curé en faute lorsque celui-ci refuse un sacrement (mariage et extrême-onction), afin de mieux le faire condamner par des instances civiles, dont les magistrats sont tout acquis à la cause de la « vérité ». Ce qui amène Nicolas Lyon-Caen à se livrer à une fine analyse des discours développés par les avocats et les notaires jansénistes dans le cadre de ces affrontements (chap. VIII). Bien loin de contester la monarchie absolue, les jansénistes défendent ses institutions et son ordre social pour mieux dénoncer les empiètements abusifs des juridictions ecclésiastiques sur la sphère publique. Mais le lien entre les « marchands de miracles » et la monarchie se distend au moment des réformes de Maupeou (1770-1771), puis de Turgot (1774-1776), qui provoquent la dissolution des pouvoirs intermédiaires dans la capitale : les bourgeois jansénistes disparaissent alors progressivement de la sphère publique, abandonnant leurs charges civiles urbaines mais également, bien que dans une moindre mesure, leurs charges paroissiales. Leur attitude face à la Révolution n'est pas étudiée en tant que telle. Seul est développé le cas de Marc-Étienne Quatremère, marchand drapier, qui, bien que partisan de la Constitution civile du clergé, s'oppose en 1791 à la centralisation des aumônes paroissiales par la municipalité. Partagé entre un soutien sincère aux réformes religieuses de la Constituante et la volonté de conserver le contrôle de la charité dans sa

paroisse, Quatremère devient suspect aux yeux des patriotes de sa section, ce qui contribua plus tard à sa mise en accusation devant le Tribunal révolutionnaire et son exécution en janvier 1794.

- 7 Ce travail d'une grande ampleur historiographique renouvelle profondément notre connaissance du jansénisme parisiens, en mettant pour la première fois les laïcs sur le devant de la scène. Il démontre une fois de plus la nécessité de recourir aux archives pour mettre en valeur des réseaux familiaux et spirituels qui peuvent structurer en profondeur la vie politique d'un quartier ou d'une ville dans son ensemble. On ne pourra ainsi désormais plus étudier le Paris de l'époque révolutionnaire sans tenir compte de ce substrat religieux. Un seul regret : la trop grande brièveté de la conclusion, qui ne met pas suffisamment en valeur toutes les implications méthodologiques de ce travail et les prometteuses pistes de recherche ainsi ouvertes. En premier lieu, elle invite à étudier les communautés jansénistes des autres grandes villes françaises, même si leur poids socio-politique n'a jamais égalé celui des bourgeois parisiens. Les jansénistes de Paris, Lyon et Toulouse ont tissé des liens entre eux, comme le révèlent des fragments de correspondance conservés à la Bibliothèque de la Société de Port-Royal : comment ce réseau se structure-t-il ? Selon quelle chronologie ? Quels sont ses liens avec les clercs et les laïcs jansénistes des Provinces-Unies, d'Italie et d'Espagne ? Reste également à examiner les formes d'engagement et de dévotion du petit peuple janséniste, celui des ouvriers et des petits artisans, tel qu'il apparaît notamment dans les archives de police des années 1730-1750. Comme on le voit, les perspectives ouvertes par cette étude novatrice sont nombreuses. De même, la méthode suivie par Nicolas Lyon-Caen s'avérerait tout aussi prometteuse pour étudier les réseaux laïcs concurrents, que l'on pourrait qualifier de « jésuito-sulpiciens », comme ces réseaux clandestins lyonnais qui se mirent en place dans les années 1770 et qui appuyèrent le clergé réfractaire sous la Révolution. Le phénomène est observable dans d'autres villes comme le révèle le fonds Émery des archives de Saint-Sulpice. Leur structure sociale est tout à fait comparable à celle des réseaux jansénistes parisiens, notamment dans la dimension patronale qui caractérise ici le rapport entre bourgeois et ouvriers, unis dans la défense de la « vraie » religion face aux « impies » et aux « hérétiques ». Car si les « marchands de miracles » jansénistes ont disparu progressivement de la sphère publique au cours des années 1780, tel n'a pas été le cas de leurs homologues « sulpiciens » qui ont dû, plus tôt, aux lendemains de l'expulsion des jésuites, s'organiser clandestinement, en ressuscitant les Aas du Grand Siècle, ancêtres des congrégations secrètes du XIX^e siècle. On aurait ainsi aimé une ouverture plus problématisée sur la période révolutionnaire, présentée ordinairement comme celle du triomphe de la bourgeoisie. Bien que ne les citant pas, la thèse de Nicolas Lyon-Caen apporte en effet un très utile complément aux actes du colloque tenu à Lille en 2006, (dir. Jean-Pierre Jessenne et alii, *Vers un ordre bourgeois ? Révolution française et changement social*, Rennes, PUR, 2007), où la dimension religieuse de l'identité bourgeoise a été malheureusement totalement passée sous silence : comme le prouve cette thèse, il existe bel et bien un pouvoir religieux bourgeois sous l'Ancien Régime, mais il reste à faire le lien avec le XIX^e siècle en étudiant les effets des conflits religieux de la Révolution et de l'Empire sur sa structure et ses modes d'action. Ces quelques réflexions témoignent surtout de la grande richesse d'un ouvrage appelé à faire date dans l'histoire sociale et religieuse du XVIII^e siècle.